

Passion Faïence

n° 45 - novembre 2011

Le peu, le très peu que l'on peut faire, il faut le faire quand même. Théodore Monod

Sommaire

Etudes et notes

- Odile DUGUET : *Portraits de maréchaux sur assiettes de Montereau.*
p. 2-16
- John LIEM : *Les faïences noires : Namur ou pas Namur ?*
p. 17-20
- Bernard RICHARD : *Les assiettes des biscuits GONDOLO.*
p. 21-22
- Xavier MINOR : *Évocation et datation de la série "Campagnes d'Afrique" de Creil & Montereau.*
p. 23-28



Kellermann

Le m. de Valmy

Les portraits de maréchaux



Desaix



Campagnes d'Afrique



Les assiettes publicitaires Gondolo



Les faïences noires dites de Namur



Portraits de maréchaux sur assiettes de Montereau

par Odile DUGUET

Nous avons déjà publié, ici, plusieurs articles relatifs aux "Portraits" imprimés sur assiettes par différentes faïenceries, et en particulier celle de Montereau. Nous avons vu, jusqu'à présent, des Empereurs romains, une généalogie des Bourbons, puis les Bourbons de la Restauration. Voici le dernier volet, celui des Maréchaux qui sera suivi d'un essai de datation de toutes ces séries, en guise de conclusion.

Nous avons vu apparaître les premières ailes jaunes. Si, dans cette dernière série des Maréchaux, elles sont nombreuses, il existe encore des variantes avec des tresses de feuillages (portraits du Maréchal Brune, du Maréchal Lannes, etc.) Les vignettes ne sont pas cerclées. Tous ces dignitaires sont représentés en grand uniforme, avec croix, médailles, rubans et cordons. Leur titre de noblesse s'étale en majuscules d'imprimerie, mais leur dignité : "Maréchal de France", est écrit en plus petit, en minuscules d'imprimerie, avec des majuscules au début des mots.

Ces grands personnages, Pairs de France, chargés de décorations et d'honneurs, ont, à leur époque, changé la physionomie de l'Europe, et nous replongent dans le fracas des batailles.

Entendez le martèlement des pieds de milliers de soldats partant à l'assaut au son du tambour. Écoutez la charge des chevaux lancés au grand galop, le bruit de leurs fers, leurs hennissements. Et puis les cris des hommes, de ralliement, de rage, de douleur. Et par-dessus tout, le tonnerre des canons fauchant des vies.

Faisons la connaissance de ces hommes, et commençons par le plus âgé.⁽¹⁾

- 1 - François Christophe Kellermann, est né à Strasbourg en 1735 et est mort à Paris en 1820, à l'âge de 85 ans. Sous le règne de Louis XV, il avait servi pendant la guerre de Sept Ans.

Il fut nommé **Maréchal** par Napoléon, en 1804, au titre de sénateur. Il obtint celui de **Duc de Valmy** en 1807, toujours grâce à Napoléon, en souvenir de son action à la bataille du même nom, sous les ordres de Dumouriez. Une anecdote ? Fauché par le souffle d'une explosion, il tombe de cheval, en trouve un



LE DUC DE VALMY / Maréchal de France.

Photo M. Rivoallan



Portrait de Kellermann par Delpech

autre, met son chapeau au bout de son sabre, et crie "Vive la nation !!!", tout en passant devant les troupes. "En un instant, tous les chapeaux sont sur les baïonnettes, et un immense cri s'élève de toute l'armée." (2)

Dans l'Iconographie de François Séraphin Delpech (3), sa lithographie nous donne une idée de son visage grave dont les faïenciers se sont sans doute inspiré.

- 2 - **Pierre Riel** est né en Côte d'Or en 1752, et est mort en 1821 à l'âge de 69 ans. D'origine modeste et destiné aux ordres par ses parents, il entre malgré tout dans la Gendarmerie à 14 ans. Il participe à la bataille de Valmy dans l'avant-garde de Dumouriez, qui le surnommait plus tard "l'Ajax français". Fière de son enfant, la Commune lui offre à son retour un pâtis dont il prend le nom, devenant **Riel de Beurnonville**. Il a tendance à -- disons-le -- amenuiser le chiffre de ses pertes humaines pendant les combats, et sera longtemps brocardé pour une histoire de petit doigt ! (4)

En 1793, Il est nommé Ministre de la guerre par la Convention, et il est adjoint aux Commissaires chargés d'aller arrêter Dumouriez après son passage à l'ennemi. Mais c'est Dumouriez qui les fait tous prisonniers ! Il veut libérer Riel, qu'il connaît bien, mais ce dernier lui souffle : "Vous me perdez", et tous resteront prisonniers jusqu'en 1795, date à laquelle ils seront échangés contre Madame Royale, fille de Louis XVI, future Duchesse

d'Angoulême, encore emprisonnée au Temple.

Riel favorise le coup d'état de Bonaparte le 18 Brumaire an VIII (1799). Il est nommé ambassadeur à Berlin, d'où il ramène des documents concernant les intrigues royalistes. Il est nommé **Comte d'Empire** en 1808. Seul parmi les généraux de la Révolution, il ne sera pas distingué par Napoléon. Il sera nommé *Maréchal* par Louis XVIII, après la seconde Restauration, en 1816. Puis il deviendra **marquis** en 1817. Riel sera proscrit pendant les Cent jours, et suivra le Roi à Gand.

La gravure de l'assiette peut donc être datée entre 1808 (comte) et 1817 (marquis). Son portrait chez Delpech le montre jeune, chevelu, plutôt content de lui-même, sans rapport avec l'homme grisonnant de l'assiette. Ce qui est vraisemblable, puisqu'il avait 65 ans en 1817.

- 3 - **Guillaume Marie Anne Brune** est né en 1763, et est mort assassiné en Avignon par les ultra-royalistes en 1815, à l'âge de 52 ans. Issu d'un milieu de juristes, il fit des études au collège de Brive, puis partit les poursuivre à Paris. Cependant, il fréquenta d'avantage les tables de jeux que les amphithéâtres. Il devint donc ouvrier typographe



LE COMTE DE RIEL / Maréchal de France.

Photo M. Rivoallan



Portrait de Beurnonville par Delpech

pour survivre, se lança dans l'écriture, et, enfin, fonda son propre journal, "*Le petit Gauthier*", où il défendit farouchement les idées républicaines.

Il s'engage dans la Garde Républicaine, puis entre dans l'état major de Dumouriez. Il est nommé colonel en 1793, mais, soupçonné d'avoir aidé Louis XVI pendant les journées de septembre, il est proscrit, et ne doit son salut qu'à son ami Danton. En 1795, il regagne l'armée d'Italie, où il se montre héroïque. Il s'empare plus tard du "Trésor de Berne", qui servira à financer la campagne d'Egypte de Bonaparte. Ainsi débute sa réputation de pillard. En 1804, l'Empereur le nomme **Maréchal** avec le titre de **comte d'Empire**, malgré la méfiance que suscitent en lui les convictions républicaines de ce soldat. Il le tient à l'écart en lui confiant des ambassades, à Constantinople, entre autres.

En 1814, Brune fait allégeance aux Bourbons. Mais aux Cent jours, Napoléon le rappelle et lui confie la pacification de la Provence et la mise à distance des Anglais. Après le retour de Louis XVIII, Brune ne remettra pas immédiatement le drapeau blanc au mât, mais fera encore flotter, pendant deux semaines, le drapeau tricolore sur Toulon. Il est évidemment convoqué à Paris pour rendre des comptes et part pour la capitale avec une escorte qui va s'amenuisant au cours du trajet ⁽⁵⁾. Il est hué à Aix, contraint de relayer à Avignon, et obligé d'y rester sous prétexte de vérifications de papiers. Traquenard ? Probable. En une demi-journée,

l'émeute gagne toute la ville. Brune se réfugie dans une auberge. Il y est abattu d'une balle tirée dans le dos par deux émeutiers passés par le toit. La foule se saisit de son corps au moment où il allait être enseveli, le larde de coups de couteaux, le traîne par les pieds jusqu'au pont sur le Rhône, le projette dans le fleuve, et tirera depuis les berges sur le cadavre descendant le courant. Le corps, méconnaissable, s'échouera près de Tarascon.

Le Maréchal Brune ne porta pas son titre de comte, et resta toujours fidèle à ses convictions politiques. Il le paya de sa vie. La Terreur blanche annonçait la couleur : malheur à qui n'était pas royaliste et osait le montrer.

Chez Delpesch, son portrait ressemble beaucoup à celui de l'assiette, mais regarde en sens inverse. Si la gravure a été faite en copiant une image papier, il est logique que son tirage soit en sens inverse. A remarquer également que sa vignette est la seule à ne porter aucun titre de noblesse, bien qu'il fut comte d'Empire.



G.M.A. BRUNE / Maréchal de France.

Photo L. Brejon de Lavergnée



Brune

Portrait de Brune par Delpesch

- 4 - **Hugues Bernard Maret** est né à Dijon en 1763, et est mort à Paris en 1839, à l'âge de 76 ans. Il n'a JAMAIS été Maréchal, mais diplomate, législateur, écrivain, et conseiller fidèle de Napoléon qui l'appréciait beaucoup.

Fils d'un médecin, il devient avocat au Parlement de Bourgogne. En 1788, il s'installe à Paris, et s'intéresse aux idées des Jacobins. Il participe à la création du "Club des Feuillants", où il se retrouve en compagnie de Barnave et de Lafayette. Il s'intéresse de près aux débats de la Constituante, et en rédige des comptes-rendus sous le titre : "*Bulletin de l'Assemblée Constituante*". Cette parution est liée à la création du "*Moniteur Universel*" par C. J. Panckoucke. Le tout deviendra ensuite le "*Journal officiel*".

En 1793, il est nommé ambassadeur à Naples. Or en cours de route, il est fait prisonnier par les Autrichiens. Il subira une détention pénible jusqu'en 1795, date à laquelle il sera échangé, tout comme Riel, contre la fille de Louis XVI.

Sous le Consulat, il devient secrétaire des Consuls, prend le poste de ministre secrétaire d'état, rôle qu'il remplit avec efficacité grâce à son énorme capacité de travail et sa remarquable mémoire. Il est ainsi en rapport constant avec Bonaparte qu'il aidera à organiser le 18 brumaire. En remerciement de son dévouement, Napoléon le nomme comte d'Empire en mai 1809, puis **duc de Bassano** au mois d'août. Désormais, il suit partout Napoléon, même en Russie, à Vilna, et travaille aux conven-

tions et traités passés avec l'Étranger. En avril 1814, à Fontainebleau, il reste jusqu'au dernier moment auprès de l'Empereur ⁽⁶⁾. Par la suite, Maret oeuvre discrètement pour préparer son retour. Pendant les Cent Jours, il rejoint Napoléon qui le fait Pair de France.

La seconde Restauration va lui faire payer sa fidélité à l'Empereur. Depuis 1803, il avait un fauteuil à l'Académie Française. Il en est exclu. Puis en 1816, il est condamné à l'exil, qu'il passera en Autriche. Il sera amnistié en décembre 1819, et ne rentrera en France qu'en 1820. Il s'occupe alors de promouvoir des ouvrages traitant de l'histoire napoléonienne, ce qui l'amène à s'endetter. En 1831, Louis-Philippe le renomme Pair de France, au sein d'une fournée de 26 Pairs viagers, destinés à obtenir de la Chambre Haute un vote abolissant l'hérédité de la Pairie. Il sera président du conseil pendant... 3 jours (récusé pour cette histoire de dettes), et retrouvera un siège à l'Académie des Sciences morales et politiques. Il finit sa vie loin des conflits politiques.

Mais pourquoi ce titre de Maréchal sur cette assiette ?...pour rester ainsi dans le thème de la série.

Pourquoi placer un civil parmi des militaires ? Pour démontrer que la poigne royale s'applique à tous, civils et militaires, et n'épargne personne.

Le portrait de l'assiette n'a rien à voir avec celui édité par Delpech, lui-même inspiré par un portrait d'Achille Devéria. Maret y est vêtu de noir, très simplement, et sans décoration apparente. Celui de l'assiette serait plutôt apparenté à l'œuvre de Philibert Louis De Bucourt, peintre du Roy (1755-1832), reconverti à la gravure et à l'aquarelle sous le nom de Debucourt, parfois Bucourt. Dès le Consulat, il grave les œuvres d'autres artistes (Carle Vernet, Huet) et aurait bien pu, à son tour, servir de modèle aux graveurs de la manufacture. Il est à remarquer que ces derniers ont transformé la cravate civile en collet militaire, mais ont peu modifié les décorations ⁽⁷⁾.

- 5 - **Claude Victor Perrin** fut surnommé **Victor** à l'armée. Il est né en 1764 dans les Vosges et est mort à Paris en 1841, à l'âge de 77 ans. À 17 ans, il est tambour, mais il rachète son congé absolu, se marie à Valence où il travaille pour la municipalité. Quand la France est mise en péril par la première Coalition, il devient grenadier de la Garde nationale de cette ville, monte en grade, puis part pour



LE DUC DE BASSANO / Maréchal de France.

Photo M. Rivoallan



Portrait de Victor par Delpech



LE DUC DE TARENTE / Maréchal de France.

Photo M. Rivoallan



LE DUC DE BELLUNE / Maréchal de France.

Photo M. Rivoallan

l'armée d'Italie, où il reste en 1792 et 1793.

Sa conduite militaire est brillante. C'est au siège de Toulon qu'il rencontre Bonaparte. Au Mont Faron, une forteresse près de Toulon fortifiée au XVII^e et XVIII^e siècle, il est nommé chef de brigade sur le champ de bataille. Quelques jours après, il est grièvement blessé au ventre. Il est promu général de brigade en même temps que Bonaparte.

Pendant la bataille d'Italie, il est à nouveau blessé. Le Général en chef, Bonaparte, qui apprécie son

audace, le nomme Général de division sur le champ de bataille de "La Favorite", au nord de l'Italie. En 1806, il rejoint la Grande Armée sous les ordres de Lannes. Il sera encore blessé à Iéna.

Il reçoit le titre de **Maréchal** en juillet 1807, puis, au mois d'août, celui de **Duc de Bellune** (Belluno, Vénétie). Il devient Gouverneur de la Prusse, puis de Berlin. Les Berlinois sont si satisfaits de son administration qu'à son départ, ils lui offrent deux millions or en remerciement. Il refusera les millions, mais acceptera quatre chevaux poméraniens pour son attelage.

En 1814, il fait allégeance à Louis XVIII, et en 1815, reste neutre et sert dans la Garde Nationale avec Macdonald et Oudinot. Il vote la mort de Ney.

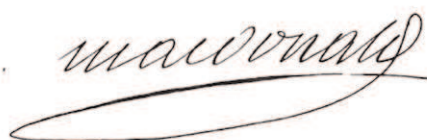
Son portrait se trouve dans l'œuvre de Delpech, mais a peu de rapport avec celui de l'assiette.

- 6 - Etienne Jacques Joseph Alexandre Macdonald, est né en 1765 à Sedan, et est mort en 1840 à l'âge de 75 ans. Il est issu d'une famille d'émigrés écossais originaires des Hébrides. Il fait des études à Sancerre, puis à l'école militaire de Douai où il est cadet en 1787. En 1792, il participe à la victoire de Jemmapes en tant que capitaine. Il passe ensuite un temps dans l'Armée du Nord avec Pichegru. Est-ce-là qu'il fit la connaissance de Moreau, Dumouriez, Riel ? Fort possible. En 1799, il est nommé à la place du Général Championnet qui a été destitué et condamné pour avoir créé la République Parthénoépénne en Italie. Gouverneur



LE DUC DE TARENTE / Maréchal de France.

Photo eBay



Portrait de Macdonald par Delpech

de Rome, ministre au Danemark, il est mis en disgrâce pour avoir soutenu Moreau (8). Ce dernier était accusé d'avoir fomenté un complot contre Bonaparte avec le royaliste vendéen Cadoudal (condamné à mort) et Pichegru (retrouvé pendu dans sa cellule).

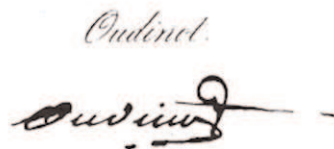
Réintégré, Macdonald participe activement à la victoire de Wagram. Il est nommé **Maréchal** et **Duc de Tarente** le soir de la bataille.

En 1814, il fait allégeance à Louis XVIII et l'accompagne jusqu'à Menin, puis il rentre en France. Il refuse tout poste proposé par Napoléon, mais prend du service dans la Garde Nationale comme simple grenadier. Après la seconde Restauration, il est nommé ministre. Il meurt en 1840 à l'âge de 75 ans.

Le portrait de Delpech, ressemble beaucoup à celui peint par Gros (Musée National de Versailles), tout comme celui de l'assiette de Montereau.

- 7 - **Nicolas Charles Oudinot**, est né en 1767 à Barres sur Ornin, et est mort de vieillesse à Paris, à l'âge de 80 ans. Il est le fils d'une famille de brasseurs de Bar-le Duc, qui lui firent entamer des études destinées au commerce. Mais le jeune homme préfère s'engager dans le bataillon du Médoc (de 1784 à 1787.) Il finit par rentrer au pays, où il se marie.

A la Révolution, il revient à l'armée, où il se retrouve chef du 3^e Bataillon de Volontaires de la Meuse. Il sert sous les ordres de Hoche, Pichegru, Moreau, puis, en 1799, sous ceux de Masséna, dont



Portrait de Oudinot par Delpech

il devient le chef d'état major dans l'Armée d'Helvétie. Quand Brune remplace Masséna, il conservera ce poste.

Oudinot est amené à sélectionner les soldats d'élite destinés à former la "Colonne Infernale" de Lannes... Cependant, ce groupe deviendra "les



LE DUC DE REGGIO / Maréchal de France.

Photo M. Rivoallan

Grenadiers d'Oudinot" ! Toujours en tête dans la bagarre, il est un grand meneur d'hommes. Il recevra 32 blessures au combat, ce qui fait de lui le militaire le plus blessé des guerres de la Révolution et de l'Empire. A peine convalescent, il s'empresse de rejoindre ses hommes.

En 1808, il est fait comte d'Empire. En 1809, après la bataille de Wagram, il est fait **Maréchal** pour sa participation active à la victoire, et toujours en 1809, **Duc de Reggio**.

Gravement blessé à Pollotsk, il remet le commandement à Gouvion St Cyr. Mais celui-ci est blessé à son tour pendant la retraite de Russie, et, à peine guéri, Oudinot repart. Il assure avec Ney, Mortier et Victor, le passage de la Bérésina aux débris de la Grande Armée.

En 1814, il fait allégeance à Louis XVIII, et est nommé Gouverneur de Metz. Il ne peut empêcher les soldats de la garnison de rejoindre Napoléon, et, dès lors, il se tient à l'écart en évitant de s'impliquer dans un camp ou dans l'autre.

Mais après la seconde Restauration, il se montrera ouvertement opposé à la condamnation à mort de Ney. Il ira ensuite d'honneur en honneur, de décoration en décoration, et sera nommé Gouverneur des Invalides, poste dans lequel il mourra en 1847, à l'âge de 80 ans.

Son portrait, chez Delpech, est accompagné de sa date de naissance (à la fin du second tome), mais pas celle de sa mort, puisque l'artiste est mort avant lui, en 1825.



Portrait de Bessières par Delpech

- 8 - **Jean Baptiste Bessières** est né en 1768, à Praissac, dans le Lot, et est mort sur le champ de bataille à l'âge de 45 ans. Il est le fils d'un chirurgien-barbier qui le fit étudier dans l'espoir de le voir lui succéder. Jeune homme, il rédigea, en 1788, le cahier de doléances de sa commune en vue de la réunion des Etats Généraux. Il est ensuite envoyé par ses concitoyens dans la Garde Constitutionnelle de Louis XVI, qu'il essaiera de défendre pendant l'attaque des Tuileries (20 juin 1792).

Il rejoint ensuite les Armées Révolutionnaires, d'abord celle des Pyrénées, puis celle d'Italie, où il sert sous Bonaparte. Il le suit en Egypte, puis, lors du coup d'Etat du 18 Brumaire, il assure sa protection. Il est nommé commandant en second de la Garde Consulaire, qui deviendra Garde Impériale, et, enfin, portera le nom glorieux des Grenadiers de la Garde.

Bessières est un militaire brillant. Juin 1800 : victoire de Marengo. Juillet 1800 : Général de brigade. Septembre 1802 : Général de division. 1804 : **Maréchal** d'Empire. Le 2 décembre 1804, Austerlitz : Bessières mène la charge légendaire des Chasseurs et Cuirassiers à cheval, qui culbute la Garde Impériale russe.

En 1809, Wagram, une autre victoire, ô combien meurtrière en hommes chez tous les adversaires !



LE DUC D'ISTRIE / Maréchal de France.

Photo eBay



LE DUC DE TREVISE / Maréchal de France.

Photo M. Rivoallan

- 9 - Édouard Adolphe Casimir Joseph Mortier est né à Cateau-Cambrésis en 1768, et est mort à Paris en 1835 à l'âge de 67 ans. Fils d'un député des États Généraux, il préféra une carrière militaire à la carrière commerciale qui lui était destinée. Il est nommé Capitaine du 1^{er} bataillon des Volontaires du Nord par ses compatriotes, et, de 1792 à 1796, il combat dans cette région. Il assiste à la victoire de Jemmapes. Sa conduite brillante l'amène à commander la cavalerie. En 1799, il est Général de division dans l'armée d'Helvétie, en 1803 il est chargé de la conquête du Hanovre, et, en 1804, il est nommé **Maréchal**.

En 1805, lui et ses 4.000 hommes tiendront tête à 20.000 Russes dans le défilé de Loeben, exploit resté célèbre. En 1807, il commande lors de la bataille de Friedland. Après la paix de Tilsitt, il devient gouverneur de Silésie et **Duc de Trévise**.

Mortier partira ensuite en Espagne jusqu'en 1811, puis en Russie où il sera chargé de faire sauter le Kremlin. Resté le dernier dans cette ville, il assurera avec Ney la retraite et le passage de la Bérésina. Il participe aux batailles de Bautzen, Dresde, Leipzig, tient tête aux Coalisés en janvier 1814 à Langres, occupe la plaine St Denis près de Paris, et refuse de capituler au pied de Montmartre.

Après la suspension d'armes signée par le duc de Raguse (Marmont), il fera allégeance à Louis XVIII.

Pendant les Cents Jours, il reçoit l'ordre de Napoléon de commander les places de l'est, mais il

Un boulet tue son cheval sous lui, et Bessières perd connaissance. La Garde, qui l'adore et le croit mort, s'afflige et se lamente. Peu après, Napoléon lui dit : "*Bessières, voilà un beau boulet ! Il a fait pleurer ma Garde !*". Bessières est fait **Duc d'Istrie** la même année.

En 1811, après son erreur qui fait perdre le Portugal, il est nommé Gouverneur d'Espagne, puis, en 1812, il rejoint la Grande Armée en Russie. En 1813, à la veille de la bataille de Lützen, Bessières dirige une attaque. Un boulet décapite le cavalier qui le précède, un second lui arrache la main, et lui traverse la poitrine. C'est une perte immense pour Napoléon qui dira : "*Si j'avais eu Bessières à Waterloo, ma Garde aurait décidé de la victoire*".

Le portrait de Delpech le représente coiffé à l'ancienne mode et poudré, ce qui corrobore cette réflexion : "*Tout son comportement évoquait la vieille France et ses meilleures façons.*" ⁽¹⁾

quitte son poste avant Waterloo pour des raisons de santé.

Il rentrera en grâce auprès de Louis XVIII (deux poids, deux mesures !), et fera partie du conseil de guerre qui refusera de juger Ney en se déclarant incompetent, puis il deviendra député du Nord. En 1819, il siège à la Chambre des Pairs. Après la Révolution de 1830, il est ambassadeur à Saint Pétersbourg. De novembre 1834 à mars 1835, il est ministre de la Guerre et Président du Conseil. Le 28 juillet 1835, lors de l'attentat de Fieschi, il est tué avec beaucoup d'autres personnes par la bombe qui visait Louis Philippe, pendant la revue célébrant les Trois Glorieuses.

Son portrait, chez Delpech, est accompagné d'une longue signature, ne portant que ses titres : Le Mal, duc de Trévis.

- 10 - Jacques Jean Alexandre Bernard Law de Lauriston est né en 1768 à Pondichéry (Inde), et est mort en 1828 à l'âge de 60 ans. Il était le petit neveu du fameux Law qui tenta de réformer le système monétaire sous la Régence. Il est, à ma connaissance et au moment où est écrit cet article, le seul personnage d'origine noble de cette série d'assiettes.

Lauriston est élève à l'école militaire de Brienne en même temps que Bonaparte. Il en sort, en 1784, avec le grade de lieutenant colonel. En 1792, il est aide de camp du Général Beauvoir dans les Armées du Nord et de la Moselle. Il démissionne en 1796. En 1800, le Consul Bonaparte le rappelle et Lauriston devient son aide de camp. Il est envoyé (1801 et 1802) en missions diplomatiques à Copenhague, puis à Londres. Il reçoit ensuite le commandement des troupes destinées à ravitailler Batavia, en Martinique, sous les ordres de l'Amiral Villeneuve. Il se distingue lors de la prise du Rocher du Diamant, occupé par les Anglais et réputé imprenable.

En 1806 et 1807, il occupe plusieurs postes de Gouverneur, notamment à Venise. Il accompagne l'Empereur au Congrès d'Erfurt, puis est fait comte d'Empire. En 1808/1809, il combat en Espagne, puis participe à la campagne d'Italie.

Lauriston accompagne en France la future Impératrice Marie-Louise pour son mariage avec Napoléon, puis il va rechercher à Haarlem les enfants de Louis Bonaparte, qui avait abdiqué la couronne de Hollande.

En 1811, il est ambassadeur en Russie, à Saint



LE MARQUIS DE LAURISTON / Maréchal de France. Photo M. Rivoallan

Pétersbourg, puis il rejoint l'Empereur en tant qu'aide de camp. Il négocie l'Armistice avec le Général russe Koutouzov, après la prise de Moscou, et fait partie de l'arrière-garde pendant la retraite. En 1813, il obtient plusieurs victoires pendant la Campagne d'Allemagne, mais il est fait prisonnier à Leipzig, et ne sera libéré qu'à la chute de l'Empire, en 1814.

Lauriston fait allégeance à Louis XVIII, et est nommé aide de camp du comte d'Artois, le futur Charles X. Au moment des Cent jours, il accompagne le roi jusqu'à Béthune, puis rentre dans ses terres. Après Waterloo, il retrouve le Roi à Cambrai. Il fait parti des Maréchaux / Pairs de France qui votèrent la mort du Maréchal Ney. En 1816, il préside les conseils de guerre : de l'Amiral Linois (acquitté), du baron Boyer de Peyreleau (condamné à mort) ⁽⁹⁾, du Général Delaborde, qui ne sera finalement pas jugé. Il obtient le titre de **Marquis** en 1816. Le 6 juin 1823, il est nommé **Maréchal** de France et prend une part active dans l'Expédition d'Espagne destinée à restaurer la Monarchie absolue.

En 1824, il est Ministre d'Etat, et, en 1828, meurt à 60 ans, d'une apoplexie foudroyante dans les bras de la danseuse Amélie Legallois.

Son portrait n'existe pas chez Delpech.

- 11- Jean Lannes est né en 1769 à Lectoure, et est mort à Vienne en 1809.

Il est le fils d'un garçon d'écurie qui lui fit



LE DUC DE MONTEBELLO / Maréchal de France.

Photo eBay

apprendre à lire et à écrire, puis le mit en apprentissage chez un teinturier. Il garda de ses origines modestes un langage... fleuri, des manières rudes, et une franchise sans faille, même envers l'Empereur qui fut son ami.

En 1792, il fait parti des Engagés Volontaires du Gers, de l'armée des Pyrénées orientales, en 1795, il est chef de brigade. Cependant il est destitué pour "incapacité" (hum !). Très ulcéré, il parvient à se faire présenter à Bonaparte. Il repart alors comme simple volontaire dans l'armée d'Italie, où il retrouve son poste de chef de brigade en 1796. Blessé trois fois, il s'élance néanmoins à cheval sur le Pont d'Arcole en entraînant ses soldats, mais, à nouveau touché, il ne s'arrête qu'en perdant connaissance.

En 1797, à peine remis, il participe à la bataille de Rivoli, à la prise de Rome, et traite la paix avec le Pape.

En 1799, il fait la campagne d'Égypte, où il est encore blessé deux fois, et il rentre en France avec le grade de Général de division. A la fin de l'année, il aide Bonaparte à réaliser son coup d'État, devient commandant de la garde consulaire, puis passe à l'avant-garde de l'armée des Alpes. Batailles de Montebello et Marengo.

En 1801, il part au Portugal en tant que Ministre, où il sera remplacé par Junot.

Il est nommé **Maréchal** en 1804, puis reçoit le titre de **Duc de Montebello**.

Faits d'armes : 1805: Avant-garde de la Grande Armée : Austerlitz, Iena ; 1806 : blessé à Pullusk

contre les Russes. Prise de Dantzig ; 1807 : à nouveau dans la Grande Armée. Victoire de Friedland. Devient Colonel général des Suisses ; 1808 : Espagne et siège de Saragosse. Il rentre chez lui se reposer des grandes fatigues subies, puis, sur un ordre de Napoléon, ne quitte qu'à grand regret sa femme et ses enfants pour les champs de bataille.

1809 : bataille d'Esling. Le 5 mai, à Amstetten, il est séparé du gros des troupes, et se porte en avant sur un pont, mais il est frappé par un boulet qui lui brise les deux jambes. Il lui faudra une double amputation. Napoléon se précipite à son chevet. Lannes est transporté à Vienne où il décède le 31 mai. L'Empereur fit transporter son corps au Panthéon en 1810.

Le portrait de Lannes existe chez Delpech, mais, à mon avis, ressemble peu à celui de l'assiette.

- 12 - Michel Ney est né en 1769, et est fusillé à Paris, en 1815, à l'âge de 46 ans. Il est le fils d'un ouvrier tonnelier de Sarrelouis, ville du département français de la Moselle à cette époque, devenue allemande par la suite. Il reçoit une formation primaire limitée. En 1787, il est hussard à Metz, et sous-officier en 1789. En 1792, il est remarqué par Kléber, qui le fait entrer comme lieutenant dans l'Armée du Rhin.

En 1794, il est capitaine, puis adjudant général. Il est déjà surnommé "*l'Infatigable*" par ses hommes, ou bien "*le Rougeaud*" à cause de ses cheveux roux et de son visage cuit par le soleil. Il est susceptible, orgueilleux, et n'a peur de rien.

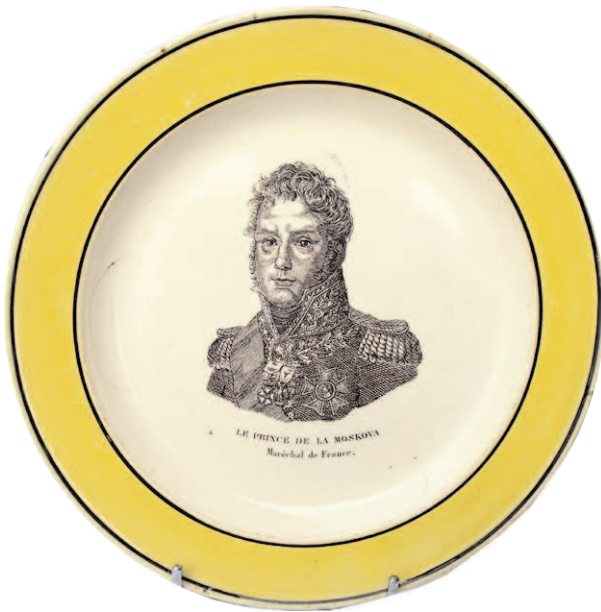
- 1796 : général de brigade sur le champ de bataille.

- 1798 : général de division (prise de Mannheim).

- 1799 : il commande l'Armée du Rhin.

Lors du coup d'état de Brumaire, Ney n'apporte pas un soutien total à Bonaparte. Quand ce dernier part en Egypte, Ney sert sous Moreau. Victoire d'Elchingen en 1800. En 1802, Ney est nommé Ministre plénipotentiaire en Helvétie, et acquiert l'estime de Talleyrand pour la façon dont il a pacifié le pays.

Le 8 mai 1804, c'est l'Empire. Napoléon nomme quatorze maréchaux parmi les militaires, et quatre parmi les officiers/sénateurs (Kellermann, Lefèvre, Pérignon et Sérurier). Ney devient **Maréchal** (au douzième rang). En 1808, il devient duc d'Elchingen après la victoire de ce nom. En 1812, il reçoit le titre de **Prince de la Moskova**, après son héroïque campagne de Russie. Au passage de la Bérésina, il avait sauvé l'arrière-garde



LE PRINCE DE LA MOSKOVA / Maréchal de France. Photo M. Rivoallan

française en faisant charger ses cuirassiers contre les Cosaques embusqués, en prenant cinq mille prisonniers par la même occasion ! Il est le "*Brave des Braves*" de Napoléon.

Après l'abdication de l'Empereur, Ney fait allégeance à Louis XVIII. En mars 1815, il lui promet même de ramener Napoléon "*dans une cage de fer*". Il est à Lons-le-Saulnier quand il reçoit un courrier au ton assez menaçant de la part du Général Bertrand, l'incitant à rejoindre le gros de l'armée napoléonienne (propos tenus par Ney durant son procès - O'meara - ⁽¹⁰⁾). Il hésite pendant deux jours, en omettant de demander à ses soldats s'ils étaient prêts à le suivre (comme l'avait fait Oudinot) puis, se refusant à provoquer une bataille entre deux régiments français, il rejoint Napoléon.

Pendant la bataille de Waterloo, comme pour se laver de sa trahison envers Louis XVIII, il se bat comme un diable. A son habitude, il charge en tête ⁽¹¹⁾ et cinq chevaux seront tués sous lui. Il finira à pied, nue tête, ensanglanté et sabre au poing. Il cherchait la mort qui ne voulut pas de lui ce jour-là. Napoléon fit ensuite des reproches à Ney et à ses maréchaux, sur les erreurs commises pendant la bataille. Davout prit sa défense : "*Sire, il s'est mis la corde au cou pour vous servir.*"

Lors de la seconde Restauration, Ney est dans une situation périlleuse. Il reste l'emblème de la Gloire militaire de l'Empire, mais aussi des millions de morts qu'elle a coûté. Il a déçu les



Portrait de Ney par Delpech

Bonapartistes, il est haï des Royalistes, et les Républicains sont trop minoritaires pour lui être utiles. Son procès va être la vengeance de la mort du Duc d'Enghien, une revanche de la royauté, une mise en garde pour l'avenir. Il faut signaler que beaucoup des officiers qui avaient trahi Louis XVIII en revenant vers Napoléon pendant les Cent jours ne furent pas inquiétés, ou que leur peine avait été considérablement allégée après la sentence.

Le Conseil de guerre (dont Mortier faisait partie) devait être présidé par le Maréchal de Moncey mais le Maréchal refuse cette présidence dans une lettre célèbre envoyée au Roi ⁽¹²⁾. Il est alors emprisonné et envoyé au Fort de Ham ⁽¹³⁾. De Moncey est donc remplacé par Jourdan. Mais là, Ney commet une erreur. Il s'est attiré pas mal de jalousies dans sa carrière. Il est même détesté de Soult. En tant que Pair de France (nomination faite par Louis XVIII), il demande à être jugé par la Chambre des Pairs. Jourdan refuse de présider cette Chambre, pour raison d'incompétence. Le 18 août 1815, Ney est incarcéré à la Conciergerie. Plusieurs militaires, dont le Général Exelmans, et peut-être même Fouché, ancien ministre de la police, lui proposeront de le faire évader. Refus.

Tous les membres de la Chambre des Pairs sont

royalistes, voire ultras. Chateaubriand, Victor, Riel, Lauriston, Kellermann voteront la mort. Oudinot, Gouvion St Cyr, de Broglie, essaieront de faire alléger la peine, mais inutilement. Son épouse, la Maréchale Ney, ira supplier Louis XVIII, puis la Duchesse d'Angoulême, et enfin le duc de Wellington, le vainqueur anglais de la bataille de Waterloo. En vain.

Cela se termina, à 46 ans, avenue de l'Observatoire, le 7 décembre 1815. Les yeux non bandés, Ney dit : "*Camarades, tirez sur moi, et visez juste...*"

L'image de Ney se trouve dans le second tome des lithos de Delpech, et il n'a pas les poches sous les yeux du portrait de l'assiette.

Avant la révolution, vers 1784, les roturiers et les gens de petite noblesse qui s'engageaient dans une carrière militaire ne dépassaient guère le grade d'adjudant. Un brevet d'officier s'achetait, et seuls les gens fortunés pouvaient se le permettre. Il y avait aussi des écoles militaires qui offraient une instruction solide. Encore fallait-il y entrer ! Deux évènements amenèrent le changement. D'abord le départ des nobles en exil décapita l'Armée de ses officiers. Ensuite, la naissance du patriotisme.

Lorsque l'Assemblée proclama la Patrie en Danger, des centaines de Français s'engagèrent pour protéger les frontières et leur liberté. On n'était plus mercenaire, on ne se battait plus pour une solde ou pour un homme, le Roi, mais pour tout un peuple. Un peu plus tard, il y eut la conscription, qui ne concernait que les hommes jeunes et célibataires. Une bonne organisation des troupes, associant anciens soldats et nouvelles recrues, assura la cohésion. Les officiers jeunes, souvent sortis du rang, donc proches de leurs hommes, eurent un avancement rapide : Bonaparte était Général à 24 ans. Ces généraux et ces armées improvisées avaient enfin la supériorité de l'élan et de l'enthousiasme. Les victoires de Valmy et de Jemmapes, qui bloquèrent les Coalisés, en sont un exemple ⁽¹⁴⁾.

Un petit mot sur Dumouriez, dont le nom, avant la Révolution était : Charles François du Perrier du Mouriez, et qui fut, avec Kellermann, à la base de ces premières victoires. Nous avons souvent parlé de lui dans ces articles. Né en 1739, il avait fait la Guerre de Sept Ans où il avait reçu vingt-deux blessures. Il avait été espion pour Choiseul, et, en 1792, ses convictions étaient républicaines... quand son intérêt ne s'y opposait pas ! Il envisagea

cependant de sauver Louis XVI. Echec. Il eut alors l'idée de transformer la Belgique, qui était devenue française, en République Indépendante, se mettant ainsi la Convention à dos. C'est pourquoi il entra en contact avec le Prince de Cobourg, qui faisait partie de la Coalition, dans l'intention de renverser la Convention, de sauver la reine Marie-Antoinette avec ses enfants, et de restaurer la monarchie. Le projet transpira. Dumouriez fut convoqué à Paris, mais il préféra passer à l'étranger avec armes, bagages, soldats, et le futur roi Louis-Philippe. Nous retombons ici sur l'histoire de Riel de Beurnonville (voir plus haut). Dumouriez termina sa vie en exil en 1823, à l'âge de 84 ans. Il possède son portrait chez Delpech, qui le montre fringant et plus aventurier que militaire.

Maréchal : c'est une distinction de l'ancien régime qui avait été supprimée à la Révolution. Elle fut rétablie par le sénatus-consulte du 18 mai **1804**. Seize Maréchaux de l'Empire Français furent désignés parmi les officiers, et quatre parmi les sénateurs anciens militaires. Les voici, dans l'ordre de leur nomination : Berthier, Murat, De Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, **Brune**, Soult, **Lannes**, **Mortier**, **Ney**, Davout, **Bessières**. Parmi les sénateurs : **Kellermann**, Lefèvre, Pérignon, Sérurier. En **1807**, **Victor**. En **1809** : **Macdonald**, **Oudinot**, de Marmont. A la Restauration, en **1814**, Moreau est nommé à titre posthume. En **1816**, de Coigny, Clarke, de Viomesnil et **Riel**. En **1823**, ce furent **de Lauriston**, Gabriel, comte de Molitor, et Cadoudal (révolte royaliste de Vendée) à titre posthume.

La série d'assiettes comporte donc les portraits des onze maréchaux dont les noms sont écrits en gras, plus celui d'un civil, **Maret**. Nous continuerons à mettre les douze... dans le même plat ! On constate que tous ces personnages sont titrés, noblesse d'Empire, ou ancienne noblesse, ce qui valut aux premiers pas mal de railleries et de mépris de la part des seconds. Prince, Duc, Comte, Marquis... Les roturiers n'ont plus rien à faire parmi les officiers. La preuve ? Brune, (qui refusa, en plus, d'utiliser son titre de comte d'Empire !) et Ney (qui souffrit lourdement du mépris aristocratique), tous deux profondément plébéiens, ont été éliminés physiquement. Maret a été exilé, victime de son initiative journalistique au moment de la Constituante, autant que de son amitié pour Napoléon. Que Républicains et Bonapartistes prennent garde !

La neutralité dont firent preuve Kellermann, Victor, Oudinot et Macdonald leur permet de figurer dans cette série. Bien mieux, les deux premiers ont voté la mort de Ney, tout comme Riel et Lauriston. Alors, pourquoi le choix de Bessières ? Peut-être à cause de son côté poudré très "vieille France", qui le faisait peu apprécier de certains de ses officiers. Peut-être aussi parce que, tout comme Lannes, il était déjà mort avant la Restauration, laissant ainsi planer une interrogation sur l'attitude qu'ils auraient eue à ce moment-là. Et puis, deux morts pour la Patrie, cela fait bien. Quant à Mortier, son départ avant la bataille de Waterloo fut-elle prise pour une désertion lors de la seconde Restauration ???

Maret était Franc-maçon, comme tous les militaires de la série (un doute pour Victor). Cela n'a probablement rien à voir dans le choix qui fut fait lors de sa conception. Si c'était le cas, cela pourrait indiquer une sympathie de la part de celui qui en fut l'auteur. Au XVIII^e siècle, la Franc-maçonnerie était à la mode. Les Grands du Royaume faisaient partie d'une loge : le Régent ; Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont ; la princesse de Lamballe, amie intime de Marie-Antoinette ; Mozart ; La Fayette ; Philippe Egalité, cousin de Louis XVI ; Joséphine de Beauharnais, la future impératrice ; Louis et Joseph Bonaparte, frères de l'Empereur ; et tous les militaires ⁽¹⁵⁾ gradés fréquentaient des loges qui leur étaient souvent réservées... Certains d'entre eux terminèrent avec les titres les plus prestigieux du Grand Orient de France. Ce fut le pape Léon XII qui amorça le déclin de la Franc-maçonnerie en la condamnant haut et fort ⁽¹⁶⁾.

Afin de mieux dater cette production de "Portraits", regardons d'un peu plus près chaque série d'assiettes évoquée jusqu'à présent :

1) - Série des Empereurs romains (P.F n° 39) : Pas d'aile jaune, mais des ailes ornées d'une guirlande ininterrompue de lis. Une gravure au trait raide et caricaturale. Double cerclage autour des vignettes. Pas de datation possible vu le thème.

2) - Série de la généalogie des Bourbons (P.F. n° 41) : Pas d'aile jaune, mais toujours la guirlande ininterrompue de lis, ou de courtes guirlandes de lis alternant avec des couronnes, ou des tresses de feuillages courant autour de l'aile, ou des arcs et des

flèches alternant avec de petites couronnes de feuillage... etc. Une gravure au trait qui va s'affinant. Double cerclage autour de la vignette.

Portrait de Charles Philippe, Comte d'Artois : titré "Monsieur", donc frère du Roi, donc postérieur à la mort de l'enfant du Temple en **1795**, donc postérieur à la première abdication de Napoléon le 6 avril **1814**.

Autre assiette où le comte d'Artois porte le titre de "Lieutenant général du Royaume", que l'on peut dater de **1814** (Premier Traité de Paris, et signature de la Charte par Louis XVIII).

Portrait du Duc d'Angoulême : titré "Grand Amiral de France", titre recréé à son intention en 1814 et de nouveau supprimé en 1830. Il n'est pas nommé Dauphin, donc la gravure est antérieure à **1824**, date de l'accession au trône de Charles X.

Idem pour la Duchesse d'Angoulême, titrée "Fille de Louis XVI", et non "Dauphine".

Portrait du Duc de Berry : titré "Colonel général des lanciers et cuirassiers". Il ne restait que cinq personnes pourvues de ce titre en **1816**.

Il se marie en **1816** avec Marie Caroline des deux Sicile (qui a aussi son portrait). Il est assassiné en **1820**.

Portrait de Guillaume I^{er} : titré "Roi des Pays-Bas". Nomination en **1815**.

Donc, pour cette série Généalogie, nous avons une fourchette de dates allant de **1814 à 1824**.

3) - Série des Bourbons de la Restauration (P.F n° 43) : Beaucoup d'ailes jaunes, mais existence d'ailes ornées de tresses de feuillages de chêne et de laurier. Pas de cerclage autour des vignettes. Gravure plus fine et plus en courbe.

Portrait de Charles X : titré "Sa Majesté", donc postérieur à **1824**, tout comme ceux du duc et de la duchesse d'Angoulême, nommés "Dauphins".

Portrait du Duc de Bordeaux : né en **1820**, il est représenté sous les traits d'un petit enfant (2, 3, 4 ans ?). Il avait 10 ans lors de la Révolution de **1830**.

Donc, pour cette série une fourchette de dates allant de **1824 à 1830** (probablement avant).

4) - Série des Maréchaux : Des ailes jaunes, mais aussi des tresses de feuillages de chêne et de laurier. Pas de cerclage autour des vignettes. Gravure au trait assez fin.

Portrait du Comte de Riel : il est nommé

comte d'Empire en 1808, maréchal en **1816**, marquis en **1817**.

Portrait de Brune : sans son titre de comte d'Empire, mais avec les initiales de ses prénoms. Assassiné en **1815**.

Portrait du Marquis de Lauriston : marquisat en **1816**. Nommé Maréchal en **1823**.

Portrait de Ney : fusillé en **1815**.

Portrait de Maret : exilé en **1816**. Retour en **1820**.

Cette série des Maréchaux se situe donc dans une fourchette de dates allant de **1816 à 1823**.

Elle précède donc la série des Bourbons de la Restauration, et suit de peu la série Généalogie.

Une étude de l'usure de ces assiettes pourrait indiquer si elles furent vraiment utilisées à des fins culinaires, ou si elles ne servirent que de décoration, de support de propagande, ou d'attestation d'appartenance à un mouvement politique. Toutes les "ailes jaunes" qui me sont passées entre les mains m'ont paru dans un état de conservation exceptionnel.

On peut noter également que, malgré le rôle publicitaire de ces assiettes en faveur de la Monarchie, c'est l'ombre de l'Empire qui flotte sur chacune d'entre elles, avec la certitude que si l'impression sur faïence ⁽¹⁷⁾ et la grande diffusion qu'elle permettait avaient été au point à l'époque de sa gloire, Napoléon n'aurait pas manqué de s'en servir pour sa propagande.

P.S : On peut noter aussi que Maret et tous les Maréchaux ont leur portrait chez Delpech, sauf Grouchy, Lauriston, Pérignon, Sérurier, qui n'y apparaissent pas. Peut-on interpréter cette absence comme un manque de popularité, d'estime publique, au moment où parurent les lithographies (1820 à 1825) ? Ce serait très risqué, mais mérite réflexion.

D'autre part, j'ai vu récemment la lithographie de la Princesse de Lamballe, par Delpech, au Musée de Creil. Est-ce un "indice" de la célébrité de ses Iconographies, de leur rapport avec le milieu de la faïencerie, ou plus simplement de l'admiration du propriétaire pour un joli visage ?

Notes :

(1) - Une grande partie de la documentation de cet article est tirée de Wikipédia : Maréchal d'Empire.

(2) - Bataille de Valmy, 20sept. 1792.

(3) - Le lithographe François Séraphin Delpech (1778-1825) avait lancé vers 1820 une collection de portraits lithographiés qu'il accompagnait d'une reproduction en fac-similé de l'écriture de la personne. Cette collection... paraissait par livraisons : "*A Paris, chez Delpech, Md d'estampes et imprimeur en lithographie, quai Voltaire n°23*" - page de titre conservée - Syndicat national de la Librairie ancienne et moderne. [Md = marchand]

Ces feuilles ont très bien pu inspirer les graveurs des faïenceries.

Les deux cents portraits furent regroupés en deux tomes, édités en 1833 par la Veuve de l'artiste sous le titre : "*Iconographie des contemporains de 1789 à 1829*", toujours avec un fac-similé d'autographes. Certains visages ressemblent énormément à ceux des assiettes, à ceux des tableaux de Gros, Girard... Les personnages choisis sont tout à fait des contemporains, puisque l'œuvre s'étale sur 40 ans, et certains sont encore vivants au moment de la parution de l'ouvrage (voir la

table alphabétique, à la fin du deuxième tome). Riel avait 68 ans en 1820, et est représenté jeune dans cet ouvrage. Delpech s'est donc forcément servi de documents anciens pour faire la litho. Le portrait de l'assiette, qui montre un homme à cheveux blancs, paraît donc plus exact. Mais le portrait de Macdonald est une copie presque conforme. D'autre part, qui a travaillé, de 1825 à 1829, pour réaliser ces images ? Ou bien y-a-t-il eu une cessation d'activité durant cette période ?

(4) - Riel de Beurnonville : "*Il ne craignit pas de dire... que l'ennemi avait perdu beaucoup de monde, mais que les Français avaient été quittes pour le petit doigt d'un chasseur*", ce qui se transforma en pamphlet.

(5) - Maréchal Brune. Tout le déroulement de son assassinat est précisé dans les notes très complètes de l'article de Wikipédia.

(6) - 1/ "*Mémoires sur Napoléon*" de la Duchesse d'Abrantès, tome 3. Laure Permon, épouse Junot, donc devenue Madame la Maréchale, Duchesse d'Abrantès, suggère qu'après le départ de Napoléon à l'île d'Elbe, Maret aurait fait allégeance à Louis XVIII, tout comme elle et beaucoup d'autres le firent. Après la mort de son mari, la duchesse est devenue la maîtresse du jeune

Balzac, et aurait utilisé son talent dans la rédaction de ses Mémoires. Théophile Gauthier la surnommait : la Duchesse d'Abacadabrants ! Faut-il se fier à elle ?

2/ "Dictionnaire sur la Révolution et l'Empire", par le docteur Robinet. Pas de nom d'éditeur.

3/ *Revue du souvenir napoléonien*, n° 453, juin-juillet 2004, page 31/32 - Marc Allégret.

(7) - Wikimedia commons. Portraits du Duc de Bassano par Debucourt, Adam Faanes et Achille Devéria, qui, lui aussi, utilisa la lithographie.

(8) - Le portrait du Général Moreau fait partie de la série "Généalogie des Bourbons", *Passion Faïence* n° 41.

(9) - L'adjudant commandant Boyer de Peyreleau vit sa peine de mort pour rébellion commuée en un emprisonnement de vingt ans. Il lui en fut fait remise au bout de trois ans, ce qui, ensuite, lui permit d'écrire un livre sur l'histoire des Antilles, édité en 1823. (*Bibliographie de la Justice française - Assemblée des députés : mandats*). La mort de Ney était vraiment destinée à frapper les esprits.

(10) - O'meara était le médecin de Napoléon à Ste Hélène.

(11) - Le commandement favori de Ney était : "Direction le trou du cul de mon cheval ! Chargez !"

(12) - De Moncey avait été nommé Maréchal par Napoléon en 1804. Sa lettre fut publiée en 1819 par les journaux américains, puis reprise, en France, par les journaux bonapartistes. Elle fut donc interdite par le gouvernement.

(13) - A son arrivée au fort, de Moncey voit le commandant prussien refuser de l'incarcérer, car il est Maréchal d'Empire. Alors, de Moncey loue une chambre devant la citadelle, et les soldats "d'en face" viendront lui donner l'aubade chaque jour !

(14) - Jules Isaac. *Histoire Révolution.Empire, première moitié du XIX^e siècle*. Hachette. 1910. p. 32-33.

(15) - Francs-maçons célèbres. Franc-maçon et loge. - Wikipédia : Maréchaux francs-maçons.

- Stéphane Lehr. *Reportage sur la franc-maçonnerie*. Ses photographies montrent, dans le musée de la Franc-maçonnerie, deux assiettes ornées des attributs d'une loge. A l'aspect, elles pourraient provenir de n'importe quelle faïencerie fonctionnant à l'époque qui concerne cet article.

(16) - Léon XII : 13 mars 1826. Lettre apostolique : "Condamnation de la société dite des francs-maçons et des autres sociétés secrètes".

(17) - Bibliothèque de la société française d'Archéologie, n° 18. Régine de Plinval de Guillebon, *La porcelaine à Paris sous le Consulat et l'Empire*, Droz, Genève, 1985, p. 146.

D'Anizy travaillait "à façon" depuis 1802 à la Manufacture de Sèvres, sans y être reçu officiellement. Il met au point une méthode d'impression dont il dépose le brevet le 26 février 1808, avec Stone et Coquerel, et fonde avec eux une société d'une durée limitée à 10 ans. Le 30 décembre 1809, il obtient le certificat d'Addition, et le 30 mars 1818 celui de Perfectionnement. Il est seul à la tête de l'entreprise quand il reçoit la médaille d'argent de l'Exposition de 1819. Le cachet au dos des pièces est rond et porte : "Médaille d'argent / par Brevet d'invention et de perfectionnement / Manuf^e d'Impression / sur Faïence Porcelaine & / procédé de l'inventeur / Legros d'Anizy / Paris / Exposition de 1819".



Série des Empereurs romains (PF 39) - Tibère.



Série des Bourbons de la Restauration (PF 43) - Henri IV.



Série de la Généalogie des Bourbons (PF 41) - Gabrielle d'Estrees.



Série des maréchaux (PF 45) - Le duc de Valmy.

Les faïences noires : Namur ou pas Namur ?

par John LIEM



Ensemble de faïences noires attribuées à Namur

Les premières faïences à glaçure noire (black glazed ware) sont produites par Richard Thursfield à Jackfield dans le Shropshire (GB) au début du XVIII^{ème} et vers 1740 Thomas Whieldon, dans sa manufacture du Staffordshire, produit les plus belles pièces qui font la renommée de ces objets noirs en Grande-Bretagne et sur le continent.

Comme aucune de ces faïences ne porte de marque, leur attribution n'est ni évidente ni définitive à ce jour. Ce qui est certain, c'est qu'on en a produit dans les Pays-Bas méridionaux et en France.

Pour la France, l'origine des faïences noires est aussi nébuleuse qu'en Belgique.

Christian Maire dans son livre, *Histoire de la Faïence Fine française*, montre un pot à eau et un bol en "terre rouge et glaçure noire" et précise "attribuable à Rouen (Lettelier ?)" (1).

Il y a aussi L. Guerrier de Montereau, qui expose ses faïences noires à l'Exposition des produits de l'Industrie Française de 1806 à Paris (2).

Voilà tout ce que nous avons pu recenser comme production de faïence fine noire pour la France.

Pour le territoire qui est aujourd'hui la

Belgique, il y aurait eu plusieurs fabricants, mais sans marques il est impossible d'attribuer les pièces.

DIFFÉRENTS CENTRES

On a, ou plutôt on aurait, fait de la faïence fine noire à Andenne, Tournai, Namur, Nimy, Oostmalle et Septfontaines.

Pour **Septfontaines** l'origine est certaine car les pièces sont marquées et donc pas de confusion possible.

Pour **Andenne** on en est certain, puisque la manufacture de J. Wouters reçoit, pour ses faïences noires, une "Mention" à l'Exposition des produits de l'Industrie Française de 1806, à Paris (3).

Tournai doit en avoir produit car d'après E. Soil, ils ont vendu, en 1764, pour 3.000 fl. de "noir d'Angleterre" sur un total de 80.000 fl. (4).

Beke & Fils d'**Oostmalle**, reçoit une citation pour sa poterie noire à l'Exposition des produits de l'Industrie Française de 1806 (5). Beke présente d'ailleurs encore ses faïences noires à l'exposition de Gand en 1820 et **Nimy** y présente, entre autres, une cafetière noire (6).

Pour Bruxelles, on sait que Ghobert de Saint-



Les pots à lait ci-dessus sont attribués à Namur mais leur ressemblance avec les modèles anglais, ci-contre, est frappante, sauf le pot à l'avant plan (marqué d'une flèche) qui pourrait être d'Andenne.



Martin a fait la demande pour fabriquer des noirs, mais ils ne sont jamais rentrés en production.

Namur

Nicolas Claudel, natif de Grange en Lorraine, est reçu bourgeois de Namur le 7 décembre 1772. La commune de Grange possède une faïencerie et il est probable que Claudel vient de là. Il fonde la faïencerie de Saint-Servais près de Namur et il loue un terrain à Hastimoulin, faubourg de Saint-Servais pour y établir sa manufacture. Encouragé par les États de Namur, il introduit, le 8 novembre 1775, une demande d'octroi auprès du Conseil des Finances. En 1777 le Gouvernement lui accorde la libre entrée des matières premières, la libre sortie des produits de sa manufacture et l'exemption des droits de tonlieu. Les productions namuroises sont des imitations, copies conformes, pourrait-on dire, des produits de Septfontaines et sont vendues au même tarif que ceux-ci.

Les difficultés financières ne se font pas attendre et en 1780 Nicolas Claudel s'associe à plusieurs commanditaires, parmi lesquels nous trouvons

le vicomte de Namur d'Elzée et Charles-Antoine de Montpellier. Jugeant sa direction déficiente, ses partenaires demandent à Claudel de quitter la manufacture et ils dissolvent l'association. Les bâtiments, les terrains et les marchandises de la manufacture sont adjugés le 30 juillet 1783 aux anciens associés de Claudel. Ils remettent l'entreprise en activité et choisissent **François Misson**, comme nouveau directeur. Ils font également appel au sculpteur **Jacques Richardot** qui travaille alors chez Joseph Boussemart à Liège. En 1786 des difficultés financières obligent les dirigeants de la faïencerie à abandonner la production de céramique d'art et à se séparer de Jacques Richardot. On ne produit plus que de la faïence usuelle, toujours en imitation presque scrupuleuse de Septfontaines, et la manufacture emploie une cinquantaine d'ouvriers.

Mais aujourd'hui, et cela depuis plus de cent ans, on parle toujours des "noirs de Namur". Pourquoi ?

La raison de cette appellation peut provenir, soit de la découverte de la marque "Namur" au



Les théières attribuées à Namur, ci-dessus, sont fort ressemblantes aux exemplaires anglais, ci-dessous et page suivante.



revers d'une cafetière, passée dans une collection privée ⁽⁷⁾, soit qu'il y ait eu confusion entre Belgrade-sur-Meuse (un lieu-dit d'Andenne) et Belgrade-lez-Namur ⁽⁸⁾, car une cafetière conservée au musée de Namur, porte la marque de Bernard Lammens en creux : "B Lammens & C à Belgrade S/M", ce qui se lit Belgrade-sur-Meuse.

Mais dans toutes les recherches effectuées sur cette manufacture, rien ne nous permet de dire que des faïences fines noires ont été produites à Namur.

- A l'exposition de 1806 à Paris nous trouvons J. Wouters, Beke & Fils et L. Guerrier avec des céramiques noires. La manufacture de Saint-

Servais (Namur) participe également à cette exposition, mais n'y présente que des pièces en terre de pipe ⁽⁹⁾.

- Dans son livre *La Céramique au pays de Liège*, Fl. Pholien (1906) écrit ne rien connaître de l'histoire des fabriques de faïences de Saint-Servais, faubourg de Namur. Dans le même chapitre il cite un certain H. Schuermans, dans le catalogue de l'Exposition de Bruxelles 1880 : "*Petite cafetière en terre noir de Namur vernissée, attribuée à Pierre-Charles Emonce, potier à Namur. Monture argent*". Nous n'avons pas encore pu trouver les sources de ce Mr Schuermans ⁽¹⁰⁾.



- J. Helbig précise que les arrières plans de la manufacture de Namur sont nébuleux et Dardenne précise avec beaucoup de réserve "Il nous paraît difficile de fixer l'attribution de ces sortes de pièces. S'il faut en croire la légende - peut-être l'histoire - la garniture en argent serait un indice favorable à Saint-Servais : deux frères travaillaient en commun, dit-on, l'un faïencier, l'autre orfèvre" ⁽¹¹⁾.

- Comme précisé par plusieurs auteurs, les origines de la manufacture de Saint-Servais sont peu ou pas connues. On ne connaît pas vraiment les différents potiers qui y ont travaillé. Ainsi certaines pièces sont marquées en creux des initiales L B, et on ne peut rien faire de plus que les attribuer à Lambert Bastin, sans aucune preuve qu'il ait vraiment travaillé à la manufacture. De Charles Emonce, aucune marque et aucune preuve.

- Ceci nous amène au dernier élément de ces faïences noires : les garnitures en argent. Certains auteurs croient que ces garnitures sont la preuve de l'origine "belge" des faïences. Il est excessivement rare de trouver un poinçon sur ces garnitures et ceux qui sont connus, proviennent d'orfèvres de différentes villes (Tournai, Bruxelles, Malines, Arras). Si ces orfèvres sont bien de chez nous, elles n'ont pas de rapport avec les Emonce namurois. Mais, ce qui plus est, ces garnitures en argent ne sont absolument pas une caractéristique de chez nous : le Rijks Museum possède une théière datée de la fin du XVII^{ème}, décorée de garniture en argent et les Anglais ont fait ce genre de garniture depuis le début de leur production.

Conclusion

Il est certain que des faïences fines noires ont été faites à Andenne. Vu les écrits de E. Soil, il est plus que probable que Tournai en ait produit également. Mais de Namur nous n'avons aucune preuve. Il est donc possible qu'une grande partie des pièces que nous retrouvons chez nous, soient d'origine anglaise. Etienne Cosyns, qui connaissait bien la faïence fine, n'écrit-il pas au sujet de cette faïence noire : "Beaucoup des pièces que l'on trouve sur le marché sont d'origine anglaise" ⁽¹²⁾.

Notes :

- (1) - C. Maire, *Histoire de la Faïence Fine française 1743 - 1843*. Editions de la Reinette, 2008, p. 233
- (2) - *Description des Expositions des Produits de L'industrie Française faites à Paris depuis leur origine*. Tome III, p. 239.
- (3) - Ibid., p. 340.
- (4) - E. Soil, *Potiers et Faïenciers tournaisiens*, Lille-Tournai 1886, p.137.
- (5) - *Description des Expositions...* p. 324.
- (6) - *Catalogus aanwijzende de namen en woonplaatsen van de Fabrikanten van het koninkrijk*. Gent, 1820, p. 11-12.
- (7) - J. Helbig, "La céramique et le vitrail dans l'ancien Namurois", in *Etudes d'histoire & d'archéologie Namuroises dédiées à F. Courtoy*, Namur, 1952., p. 590.
- (8) - E. Dengis & G. Genard, *Les faïences d'Andenne et de Huy*, Andenne 1978, p. 115.
- (9) - *Description des Expositions...* p. 333.
- (10) - Fl. Pholien, *La Céramique au Pays de Liège*, Aug. Bénard, Liège, 1906, p. 109-110.
- (11) - E.-J. Dardenne, *La faïence d'Andenne*, in ASAN Namur, 1908, p. 309.
- (12) - E. Cosyns, *La faïence Fine, l'évolution des décors au XIX^e siècle*. Melle, 2006, p. 39.

Trois assiettes publicitaires de Montereau et Gien pour les biscuits "GONDOLO"

par Bernard RICHARD



Biscuit publicitaire GONDOLO, en porcelaine, sans nom de manufacture

Buvard publicitaire de la Maison GONDOLO, 66 -72 rue de Charentonneau à Maisons-Alfort



Fragment d'enveloppe GONDOLO datée du 25/02/1952, 66-72 Rue Paul Vaillant Couturier à Maisons-Alfort

Historique de la fabrique Gondolo

Paul Gondolo ouvre en 1843 sa fabrique de gaufrettes. Cette société est rachetée en 1898 par Camille et Raymond Belin qui constitue "la société des spécialités Gondolo" mise en faillite volontairement en 1901. L'entreprise est rachetée par Lucien Mirand (1876-1955) en 1902. Il fonde la marque française des "Biscuits Gondolo" et aussi la même année la "Fédération Nationale des Syndicats de Fabricants de Biscuiterie, Pain d'épices, Pâtisserie industrielle". Il monte l'usine de Saint-Maurice (94) l'année suivante.

En 1922, déménagement sur le site industriel de Maisons-Alfort (94), 66-72 rue de Charentonneau, laquelle deviendra rue Paul Vaillant Couturier dans les années 50.

Pendant la deuxième guerre mondiale, en 1941, l'entreprise est reprise par les beaux-fils de Lucien Mirand : Pierre et Louis Scelles. Le groupe américain "National Biscuit Company" : "Nabisco" (le géant mondial des produits alimentaires, fondé à la fin du 19ème siècle) rachète en 1961 l'usine qui fusionnera, en 1965, de nouveau avec Belin qui avait été racheté par "Nabisco" en 1963. Le dernier site de Maisons-Alfort fermera en 1975 et avec lui disparaîtra la marque Gondolo.

Les assiettes publicitaires GONDOLO de Montereau et Gien



Assiette à dessert (D=18,5 cm) publicitaire GONDOLO, marqué "Balto" sur le biscuit. Faïencerie de Montereau, 1920-1955.



Assiette publicitaire pour les biscuits GONDOLO (D=19cm) ; existe aussi en 21 cm. Faïencerie de Gien, vers 1950.

Cette assiette porte une marque de type G9*, avec un "F" en creux qui est le repère de l'ouvrier mouleur l'ayant réalisée (qui était payé à la pièce). C'est une création monterelaise, datable d'après 1920, date de fusion de Creil & Montereau avec Choisy-le-Roi sous la direction d'Hippolyte Boulenger. Pour certains collectionneurs d'objets publicitaires ces assiettes seraient des années 50.

- * Bontillot (Jacques), *Les marques de faïence de Creil & Montereau*, les Amis de la Faïence Fine, 2006, page 64.

Le décor central est un peu différent de celui réalisé à Montereau : le biscuit a disparu.

Bien que cette marque n'apparaisse pas dans le répertoire des marques de Gien distribué par le Musée de Gien, celle-ci est datable des années 50.

- Musée de Gien, répertoire des marques (sans année de parution).
- <http://www.gien.com/cms/upload/UserFiles/File/repertoire.pdf>



Assiette publicitaire GONDOLO (D=18,5cm), autre interprétation. Faïencerie de Montereau, 1920-1955.



Boîte à biscuits GONDOLO

Évocation et datation de la série “Campagnes d’Afrique” de Creil & Montereau

par Xavier MINOR

Cette série de Creil Montereau, titrée mais non numérotée, relate différents épisodes de la conquête de l’Algérie sous le règne de Louis Philippe.

J.-C. Linol dans la FD n° 125 (mars 2004) avait esquissé quelques repères chronologiques des événements relatés dans cette série. En fait, une étude un peu détaillée nous permet de dater quasiment toutes les vignettes et de proposer une date de production de la série.

Contexte historique de la série : La conquête de l’Algérie de 1830 à 1847.

En 1827 le dey d’Alger, Hussein, suite à un contentieux financier avec la France remet un ultimatum à l’ambassadeur de France, Derval. Celui-ci se montre méprisant au goût du dey Hussein qui frappe Derval de trois coups de chasse mouches. L’histoire retiendra cet épisode sous le nom du coup d’éventail. Pour répondre à cette provocation Charles X décide de l’envoi d’une flotte de Toulon pour bloquer le port d’Alger. Le blocus naval se montrant inefficace, les troupes françaises débarquent à Sidi Ferruch le 14 Juin 1830 et prennent

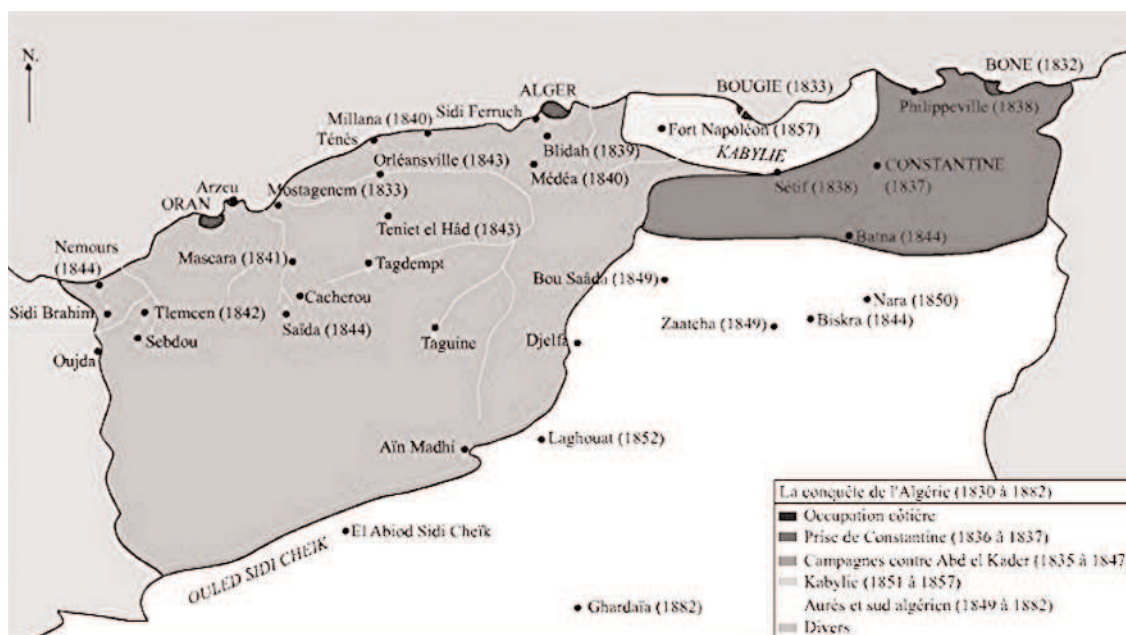
Alger le 5 Juillet.

De 1830 à 1835 en dépit de raids de l’armée française dans l’intérieur du pays, seules les bases situées sur la côte : Alger, Oran, Mostaganem,



Débarquement de Sidi Ferruch, 14 juin 1830.

Photo d’origine inconnue



Carte de la conquête de l’Algérie- source: www.histoire-fr.com



Marche sur Constantine (20 nov. 1836). Lithographie de Raffet.



La retraite de Constantine. Lithographie de Gihaut d'après Raffet.
(Le 2^{ème} léger forme le carré et arrête les Arabes).



Assiette n° 1 : Marche sur Constantine.



La prise de Constantine par Horace Vernet .
Tableau peint en 1838 sur commande de Louis-Philippe - Versailles.
Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon,
MV 2023 ; INV 8384 ; LP 3753.

Bône, Bougie sont aux mains des français. A l'intérieur la France à deux ennemis. A l'ouest Abd El-Kader, maître du pays de la frontière marocaine à Alger ; à l'est Ahmed Bey, avec l'aide de la Tunisie et de la Turquie, contrôle le constantinois. Le maréchal Clauzel, commandant les forces françaises décide de frapper successivement ses deux ennemis. Il attaque d'abord Abd El-Kader et prend Mascara la capitale de l'émir en décembre 1835. Ce succès est sans lendemain, les français abandonnent la ville le 9 décembre.

Clauzel se tourne alors vers l'est avec une armée de 7.000 hommes. Le Duc de Nemours (2^{ème} fils de Louis Philippe) le rejoint en Novembre 1836. La marche vers Constantine (assiette 1) est difficile du fait de conditions climatiques exécrables. Après la pluie, la neige entrave la progression et le ravitaillement des troupes. C'est avec une

armée affaiblie et dans le froid que Clauzel lance l'assaut sur Constantine (assiette 2). C'est un échec, il doit retraiter sur Bône. Cette retraite est sauvée du désastre par des actes héroïques dont celui du commandant Changarnier qui, à la tête d'un bataillon du 2^{ème} léger protège la colonne française contre les assauts des guerriers arabes. "Ils sont 6.000 et vous êtes 300, la partie est égale !" lance-t-il à ses soldats. La campagne fait près de 2.000 morts du côté français.

Le Maréchal Clauzel est remplacé par le général Damrémont le 12 février 1837. Le 30 mai 1837, le traité de Tafna signé avec Abd El-Kader laisse les mains libres au général Damrémont pour une nouvelle expédition contre Ahmed Bey. Il réunit une

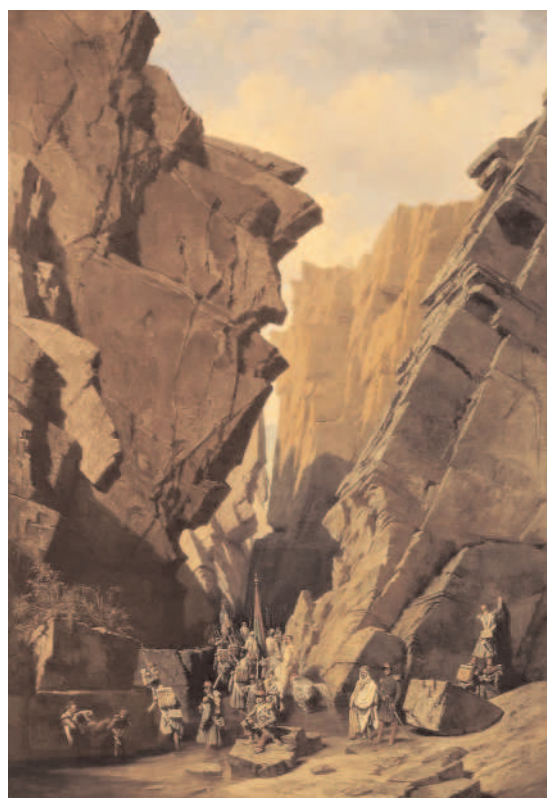


Assiette n° 4 : Prise d'assaut de Constantine.

armée de 13.000 hommes et marche sur Constantine à partir du port de Bône le 1^{er} Octobre 1837. Le corps expéditionnaire est divisé en quatre brigades sous les ordres du duc de Nemours, des généraux Trézel et Rulhières, et du colonel Combes. L'attaque de Constantine commence le 9 Octobre. Le 12, un boulet ennemi frappe à mort le général Damrémont chef de l'expédition (assiette 3). L'artillerie du général Valée ouvre une brèche dans les remparts par laquelle se ruent les zouaves du colonel La Moricière suivi par la brigade Combes et la légion étrangère (assiette 4). Dans les combats le colonel Combes est mortellement blessé (assiette 5). Après quelques combats de rue, la ville se rend tandis d'Ahmed-Bey s'enfuit par les ravins qui entourent la ville. Suite au décès du général Damrémont, le général Valée prend le commandement des opérations.

L'insécurité grandissant à l'intérieur du pays, il est décidé une expédition de Constantine à Alger pour sécuriser les voies terrestres, c'est l'épisode du franchissement des Portes-de-Fer (défilé des Bibans) par le Duc d'Orléans le 29 Octobre 1839 (assiette 6). Le passage des Portes-de-Fer, célébré comme une marche triomphale, n'avait été en réalité qu'une promenade militaire très rapide.

Néanmoins cette marche constitue une violation du traité de Tafna et les hostilités reprennent avec Abd El-Kader. Celui-ci fait ravager par ses troupes la Mitidja et les alentours d'Alger. Dans la province de Constantine, à l'est, ses intrigues entre-



Le passage des Portes de Fer.
Tableau peint par Adrien Dauzats en 1840.
Musée des Beaux-Arts, Orléans.

Source photo : The Yorck Project : 10.000 Meisterwerke der Malerei. DVD-ROM, 2002.
ISBN 3936122202. Distributed by DIRECTMEDIA Publishing GmbH.



Assiette n° 6 : Le Duc d'Orléans au passage des Portes de Fer.

tiennent un foyer d'insurrection parmi les tribus de la Medjana et de la zone méridionale. La frontière orientale est agitée par la présence d'Ahmed, l'ex-bey de Constantine, autour de qui se groupent



Ruines du réduit de Mazagan.

Photo d'origine inconnue publiée sur le site Internet France-phaléristique.com



Assiette n° 7 : Mazagan. 123 Français contre 12.000 Arabes.

encore quelques partisans. Les Kabyles tiennent investies nos garnisons de Bougie et de Djidjelli. C'est la guerre partout.

En réaction, la France envoie des renforts : 10.000 fantassins et 4.000 cavaliers. Valée tarde à attaquer Abd El-Kader. Dans l'intervalle Mustapha ben Thami, un émir fidèle d'Abd El-Kader, attaque Mazagan. Avec 10.000 cavaliers il encercle ce fortin perdu à une journée de marche de Mostaganem. Le poste est défendu par 123 soldats sous les ordres du capitaine Lelièvre. Ces soldats, ce sont des fortes têtes ou "zéphyrs" ; ils sont de ceux que l'on appellera plus tard les Bats d'Af. Lelièvre ne dispose que d'un canon et de 40.000 cartouches, soit quatre balles par assaillant. Ils résistent aux assauts répétés des cavaliers arabes (assiette 7). Sur les remparts, instruction est donnée de repousser les ennemis à la baïonnette pour économiser les cartouches. Au quatrième jour, devant l'ampleur de ses pertes et la défection de supplétifs, l'émir Mustapha ben Thami

lève le siège.

Ce fait d'arme décide de la campagne à venir. Valée passe à l'action. Le 12 mars 1840, dans la province d'Oran, à Ten-Salmet, le colonel Yousouf à la tête de ses spahis et de quatre compagnies du 1^{er} de ligne sous les ordres de M. Mermet, forment le carré et infligent des pertes sérieuses aux cavaliers de khalifa Bou-Hamedi (assiette 8). Valée peut maintenant se diriger vers Cherchel qu'il investit le 16 Mars 1840 (assiette 9).

La campagne se poursuit avec comme objectif Médéa et Miliana. Le Duc d'Orléans qui a rejoint l'armée est chargé de mener l'attaque. Pour parvenir à Médéa il faut d'abord franchir le col de Mouzaïa où Abd El-Kader attend les français avec 10.000 cavaliers et 7.000 fantassins. L'endroit est fortifié par des redoutes et des barricades. Le 12 Mai 1840 trois colonnes se mettent en mouvement vers les crêtes : à gauche le général Duvivier, au centre le colonel La Moricière, à droite le général d'Houtetot auquel se joignent le Duc d'Orléans et Valée. La résistance est acharnée et terrible sur ce terrain escarpé mais en fin de journée les trois colonnes arrivent presque ensemble au col (assiette 10). La route est maintenant libre pour Médéa qui tombe le 17 Mai (assiette 11) et Miliana le 9 Juin (assiette 12).

A l'issue de ces deux campagnes l'Algérie retrouve un semblant de tranquillité, néanmoins Abd El-Kader n'est pas encore vaincu. En Novembre 1840 le Maréchal Valée est remplacé par Bugeaud qui poursuit inlassablement le rebelle algérien dans l'ouest du pays et sur la frontière marocaine. Le Duc d'Aumale, 4^{ème} fils de Louis-Philippe, rejoint Bugeaud en Septembre 1842. Sous les ordres de La Moricière il poursuit Abd El-Kader dans le sud algérien et réussit à prendre d'assaut son campement (prise de la Smalah d'Abd El-Kader) le 16 Mai 1843. Malgré ce revers majeur, Abd El-Kader ne fera sa soumission au duc d'Aumale que le 24 décembre 1847.

Cela donne, une fois les assiettes classées par ordre chronologique, la séquence suivante :

- 1 - Marche sur Constantine : Novembre 1836.
- 2 - Le Duc de Nemours à la première attaque de Constantine : Novembre 1836.
- 3 - Mort du Général d'Amremont devant Constantine : 12 Octobre 1837.
- 4 - Prise d'assaut de Constantine : 13 Octobre 1837.
- 5 - Mort du Colonel Combes à Constantine : 13



Assiette n° 11 : Combat et prise de Médéa.

Octobre 1837.

- 6 - Le Duc d'Orléans au passage des portes de Fer : 29 Octobre 1839.
- 7 - Mazagran 123 français contre 12.000 arabes : 2-6 Février 1840.
- 8 - Combat de Tansalmet : 12 Mars 1840.
- 9 - Prise de Cherchel : 16 Mars 1840.
- 10 - Le colonel Quesvillier reçoit un cheval du Duc d'Aumale au col de Mouzaïa : 12 Mai 1840.
- 11 - Combat et prise de Médéa : 17 Mai 1840.
- 12 - Prise de Miliana : 9 Juin 1840.

Note sur les évènements et les datations :

Assiette 1 - La marche sur Constantine pourrait concerner soit l'attaque de Novembre 1836, soit celle d'Octobre 1837. Nous pensons qu'elle est relative à la première attaque du fait des conditions climatiques éprouvantes rencontrées par les troupes du maréchal Clauzel qui ont rendu l'évènement mémorable. De plus, cela dédierait deux assiettes à cette première expédition et trois à la seconde ce qui est relativement équilibré.

Assiette 4 - Le nom du général Damrémont est orthographié de différentes façons. Sur l'assiette N° 4 il s'écrit D'amrémont alors que la littérature nous donne soit Danrémont, soit Damrémont. Nous avons privilégié la dernière orthographe.

Assiette 5 - La vignette représentant cet épisode montre une mort soudaine du Colonel Combes, rappelons que le colonel Combes, blessé à la porte de la ville, eut pourtant encore la force de s'assurer

du succès de l'attaque et vint en rendre compte au duc de Nemours avec un calme stoïque : "Heureux, dit-il en terminant, ceux qui ne sont pas blessés mortellement, ils jouiront du triomphe !" Après ces dernières paroles il chancelle et s'affaisse ; on s'aperçut alors qu'une balle lui avait traversé la poitrine. Il succomba deux jours plus tard.

Assiette 7 - Pour la petite histoire on dit que les soldats français s'étaient donné chaleur et courage en buvant du café additionné d'eau de vie; on nomma alors Mazagran un type de récipient adapté à cette boisson (tasse haute, à pied et sans anse fabriquée, à l'origine, dans les manufactures du Berry).

Assiette 8 - Combat de Tansalmet : Cette orthographe est peu commune, tous les ouvrages reprennent l'orthographe Ten-Salmet.

Assiette 11 - Médéa fut une première fois prise en Avril 1836, mais aussitôt abandonnée à l'instar de Mascara. Nous pensons que l'assiette N° 11 ne retrace pas cet épisode mais plutôt la seconde campagne de 1840. La première campagne, initiée pour restaurer l'autorité de notre allié, le bey Mohammed ben Hussein, se solde par un demi échec. Les troupes françaises, une fois qu'elles ont réapprovisionnées le bey Mohammed ben Hussein, rejoignent leur bases de départ. Abd El-Kader en profite pour donner l'assaut à Médéa et capturer l'émir.

On observe que l'on a deux campagnes qui sont évoquées dans la série (ce qui justifie le "S" de campagnes dans le titre de la série):

- La prise de Constantine
- La campagne contre Abd El-Kader

Les deux campagnes sont traitées à quasi parité. Les assiettes N° 1 à 5 évoquent la prise de Constantine, les assiettes N° 6 à 12 la campagne de l'ouest contre Abd El-Kader.

Datation :

Les évènements décrits nous donnent une date mini à Juin 1840 ; La marque E6 (Lebeuf, Milliet & Cie, médaille d'or 1839) nous donne une date de fin à 1844.

Nous pouvons néanmoins proposer une date d'émission de la série en 1841 ou 1842, car la série ne prend pas en compte les évènements postérieurs suivants :

- Prise de la Smalah d'Abd El-Kader par les troupes du Duc d'Aumale (5^{ème} fils de Louis Philippe) en 1843.

- Bataille d'Isly en août 1844.

Ces évènements majeurs, et pour certains à la gloire de la famille régnante, auraient eu leur place dans une édition de la série postérieure à 1842.

En 1840, après des années d'hésitations (que faut-il faire de l'Algérie ?) le consensus se fait en métropole autour de l'idée du maintien de l'Algérie en France. La série d'assiettes soutient cette opinion et retrace les épisodes glorieux de cette période en mettant en exergue les faits d'arme de la famille d'Orléans représentée par les princes de sang : Le duc d'Orléans et le duc de Nemours. La série n'a pas vocation à évoquer l'histoire de la conquête, de grands épisodes sont ignorés (débarquement de Sidi Ferruch, combat de Staouli, batailles de l'Habra, Somah, Sikkak...). La famille royale est représentée sur 4 vignettes (1, 2, 6, 10) tandis que les vrais artisans des victoires françaises (La Moricère, Changarnier, Cavaiillac, Duvivier...) sont oubliés de même que les deux chefs d'expéditions, les maréchaux Clauzel et Valée. Il est vrai qu'à la fin 1840 il n'est plus question d'eux, l'Algérie est maintenant l'affaire de Thomas Robert Bugeaud.

L'édition de cette série est à rapprocher de la série "Duc d'Orléans" éditée par Creil et Montereau en 1842 (le Duc d'Orléans meurt accidentellement

le 13 Juillet 1842). Ces deux séries ont trois points communs :

- Les gravures sont signées H.N.
- Les bordures sont quasiment identiques.
- Les deux séries sont éditées avec les mêmes formes d'assiettes, une forme ronde et une forme chantournée avec 6 paires de cannelures sur l'aile. Cette forme chantournée est chronologiquement la première de C&M et n'est connue que sur un nombre restreint de séries.

Nous ne pouvons donc que confirmer la fourchette de dates pour cette série "Campagnes d'Afrique" de 1841 -- en association avec le retour en France du très populaire Duc d'Orléans après les campagnes de 1840 -- à 1842, après son décès.

Références bibliographiques :

- Arsène BERTEUIL, *L'Algérie française* (2 tomes). Dentu, libraire-éditeur, Paris, 1856.
- Georges FLEURY, *Comment l'Algérie devint française 1830-1848*. Perrin, Paris, 2004.
- Jean WATELET, Claude COUBAND, Michel HONORIN, *Naissance, vie et mort de l'Algérie française* (tome 1). Editions de la Crémille, Genève, 1989.

Droit d'auteur et droit de reproduction réservés.

En vertu de la loi n° 2006-961 du 1er août 2006, relative au code de la propriété intellectuelle (partie législative, 1ère partie, art. L.111-1), l'auteur d'une oeuvre de l'esprit jouit sur cette oeuvre, du seul fait de sa création, d'un droit de propriété incorporelle exclusif et opposable à tous. Ce droit comporte des attributs d'ordre intellectuel et moral ainsi que des attributs d'ordre patrimonial.

Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque (art. L.122-4).

Toute édition d'écrits, de dessin ou de toute autre production, imprimée ou gravée en entier ou en partie, au mépris des lois et règlements relatifs à la propriété des auteurs, est une contrefaçon et toute contrefaçon est un délit. La contrefaçon d'ouvrages publiés en France est punie d'un emprisonnement de 3 ans et de 300.000 euros d'amende (art. L.335-2). Est également un délit de contrefaçon toute reproduction, par quelque moyen que ce soit, d'une oeuvre de l'esprit faite en violation des droits de l'auteur, tels qu'ils sont définis par la loi (art. L.335-3).

La copie strictement réservée à l'usage privé de la personne qui la réalise, et non destinée à une utilisation collective, est autorisée, ainsi que les analyses et les courtes citations, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source (art L.122-5).



Ce numéro de "Passion Faïence" a été édité par l'association de recherche et d'édition bénévole

Les Amis de la faïence fine

14 rue Emile Guillaume - 89690 - Chéroy (France)

----- <http://www.amisfaiencefine.fr> ----- amisfaiencefine@wanadoo.fr -----

Directeur de la publication : Jacques Bontillot.

Imprimé par S.I.G.G., Les Grands Thénards - 89150 Domats

ISSN 1274-0438.

Dépôt légal à parution.